artpress
octobre 1995 n°205

PIERRE BISMUTH

Frac Languedoc-Roussillon
Galerie d'Eole

7 juillet - 8 septembre 1995

Lorsqu'un piano solitaire égrène presque sans âme les accords chaotiques d'une complainte de jazz que la mémoire accroche ; quand un moniteur TV distille en quelques secondes la démesure d'une œuvre aussi titanesque que *la Pièce de Châteauroux* ; quand des voix hésitent sur le sens d'un mot et de ses synonymes ; quand un poste radio n'arrive jamais à accepter une fréquence plutôt qu'une autre : on se sent pris au jeu de cette banalité familière qui donne à nos gestes la valeur de l'éphémère.

Pierre Bismuth fait de son exposition un discours sur nous-mêmes. Sans afféteries, mais avec ce soin qui donne aux détails toute leur valeur, son travail polygraphe nous ouvre des horizons conceptuels sans doute assez exceptionnels.

Ainsi, par *What beyond* nous entendons les voix d'hommes et de femmes qui choisissent des mots sur un dictionnaire de synonymes d'un logiciel de traitement de texte, dont la liste apparaît sur l'écran filmé d'un ordinateur. Rapidement, nos choix précèdent ceux que nous entendons dans l'obscurité de cette pièce. L'intonation des voix, la manière de susurrer un mot ou de le lâcher comme une grossièreté, nous font presque comprendre qui sont ces gens qui parlent sans être vus. Ils ne sont pas là, mais sont pourtant bien présents. Ils choisissent des synonymes sans même se rendre compte qu'ils dessinent leur image. En corollaire à cela, *Spread* est une immense feuille de papier qui écartèle dans son arborescence les sens du mot *spread*. La liste est en anglais, mais cela n'ôte rien à sa pertinence. *Spread* que l'on traduirait par répandre, diffuser, étaler, recouvrir... porte en lui une multitude de sens. Cet arbre n'est que la fausse tautologie de cette évidence : le synonyme n'est que la perversion de la copie. Car ce que montre à la perfection Bismuth c'est la manière avec laquelle un mot, son synonyme la façon de le choisir, rendent étonnement présent une figure qui n'est pas. L'art n'a pas à représenter pour faire exister. Pierre Bismuth ne travaille pas en linguiste. Car même s'il montre à l'évidence l'étroitesse de certains bassins sémantiques, son jeu sur le mot est surtout une manière de figurer notre expression dans des constellations. Suivre un mot, un verbe, ses lentes transformations sémantiques jusqu'à sa rupture conceptuelle : plus qu'un plaisir sadique, c'est véritablement le triste éloge de notre condition.

On comprendra dès lors beaucoup mieux *Blue monk in progress*, cette partition qui se joue de nous comme de ce piano mécanique dont les touches s'enfoncent sans que quiconque n'ait à y placer ses doigts. Partition d'une quête, recherche allusive et précise d'une mélodie jazz aux élans syncopés, cette œuvre est laborieuse comme un retour vers son passé. On le comprend peu à peu : cette «pièce musicale» n'est pas le déchiffrement d'une composition de Theolonius Monk, mais bien le déchiffrement de l'œuvre de la mémoire. Encore une fois, l'artiste reste en marge du dogme. Et si l'interprétation est déjà une appropriation, cette œuvre ne se veut pas appropriation mais recherche d'une émotion passée. Nous en sommes tous là, et Pierre Bismuth nous le dit si bien que cela nous fait mal.

Thierry Verdier



«Blue monk in progress». 1995. Piano et partition. (Ph. J.L. Fournier)